Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 15

Artikel: Les sosies
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223874

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nous goûtons, comme on respire les parfums d'une oasis, c'est — la besogne faite et la conscience nette — un simple plat de chez nous, amoureusement mijoté ; un vin authentique l'arrosera. Nous n'y attarderons pas notre pensée, ni notre cœur. Le lendemain, chacun reprendra sa tâche où il la laissa. Puisqu'il faut manger, un repas d'amis, tout simple, mais soigné, aura su introduire quelque spiritualité dans cette nécessité de manger qui est, si vous voulez bien la considérer d'un peu près, une assez vulgaire nécessité. Manger n'importe quoi et n'importe comment, ce n'est pas l'acte d'un civilisé et d'un délicat. Manger gloutonnement, manger seul, pour satisfaire un lourd égoïsme, c'est l'acte d'un barbare. Que nos amitiés se renforcent et se resserrent dans le partage d'un fin repas, d'une bonne bouteille, c'est la vie embellie et enrichie : chacun de ces spirituels repas d'amis, c'est une rose qui dissimule la dernière épine de l'existence — et pensez-vous qu'elles n'abondent pas sur notre route, ces épines maudites ? Vous reconnaîtrez le gourmet délicat, à ce qu'il met de l'esprit et du cœur aux choses de la table. Vous voulez savoir ce que c'est que *manger bien ?* Exactement cela.

Ecartons-nous des gourmands épais et de ces goinfres qui ne pensent qu'à entonner vivres et liquides. Que nos plats soient simples, peu nombreux, et nommés de leur nom, qui sera bref. Rien de plus anti-gastronomique qu'un certain snobisme qui fait la fortune des « hostelleries » de France. Dans un menu parisien, je découpe ceci :

EN CE DEBUT DE MARS, PRECURSEUR DU PRINTEMPS,
J'AURAI L'HONNEUR DE VOUS SERVIR :
MES CINQUANTE AMUSE-GUEULE DIJONNAIS
ou bien
MES FRETILLANTES LIMACES
dites ESCARGOTS DE BOURGOGNE
préparées à ma façon.
Ensuite, le Gourmet que Vous êtes saura apprécier, soit :
LES DELICIEUX FILETS DE SOLE DEVINIERE
ou encore
LES EMOUSTILLANTES COQUILLES DE LANGOUSTE A L'AMERICAINE
et si le cœur Vous en dit
LES ADORABLES PETITES TRUITES SAUTEES A LA FRANC-COMTOISE
Pour suivre, j'offrirai à Votre appréciation gastronomique
LES JOYEUX COQUELETS DU BEAU PAYS DE BRESSE
Finement cuisinés au pur jus de raisin Pineau suivant le rite des Ducs de Bourgogne.
Si mieux il Vous convient
Ces charmants Volatiles, point bégueules du tout, Vous seront servis, sur la demande de nombreux clients, à la façon de la Cousine de Rully.
Aux Amis de Saint Hubert
LES DAIMS AGILES ET GRACIEUX
offriront leurs côtes aimablement marinées au vin blanc de Bourgogne enrobées d'une adorable
Sauce Poivrade.

Si vous m'en croyez, fuyez l'auberge où vous serait présenté ce menu, digne des nouveaux-riches de l'an 21, des pimbêches et des snobinettes de toujours. Que viennent faire ici ces « frétillants » escargots ? Ces « adorables » truites et ces daims « agiles et gracieux » ? L'incroyable hôtelier de cette hostellerie pense-t-il que ces adjectifs éveillent notre appétit ? Pense-t-il que cette emphase convienne à une cuisine soignée, mijotée ? Tant de phrases, pour dire :

Escargots de Bourgogne — Truites de ruisseau
Coqs au Vin — Côtes de Daim.

Tous ces mots prétentieux, quelle cuisine cachent-ils ?

* * *

Certes, le plat de chez nous a ses mérites : saucisse aux choux ou truite du Jura, ou vacherin crémeux. On peut rêver, pourtant de mets plus rares, de menus mieux ordonnés. Le temps revient des promenades au long cours. Vous qui partirez vers la Bourgogne ou vers Paris, vers la Bresse et la Provence, sachez que les meilleurs menus sont les plus sobres — sur la carte. Celui qui vous parle a savouré, dans la capitale de la Bourgogne, entre amis de choix, d'admirables déjeûners où l'on restait à table plusieurs heures, dans une poétique atmosphère de mets discrètement mangés, de vins respirés avant que d'être bus et de conversations brillantes. Sur ce menu de choix, l'esprit dominait. Eh bien, le menu était simple, sans fioritures verbales, sans adjectifs et sans superlatifs. Clair, simple, bien ordonné. Intelligible à chacun. Il n'y était question, ni de « frétillantes limaces » (le mot affreux !) ni de coquelets peu chastes. La sauce poivrade n'y était pas « adorable ». Mais le repas, lui, reste inoubliable, et de cordiales, de sûres amitiés en sont nées.

Dans la gastronomie raisonnable, il entre une sagesse véritable. Elle vous porte à fuir, et les censeurs incommodes, et les snobs de l'hostellerie. Faites de même, mes chers amis — et bon voyage !

Pierre Deslandes.

La Patrie Suisse du 11 avril nous présente deux intéressants reportages: l'un sur l'organisation du service du feu dans les villes suisses, l'autre sur le nouveau carillon installé à Genève, à Saint-Pierre. Une belle étude est consacrée au peintre Benjamin Vautier. Des variétés, une comédie inédite, les actualités habituelles, donnent à ce numéro une variété remarquable. Deux romans, le supplément de la mode, la page du dimanche, complètent la revue romande, désignée pour devenir de plus en plus celle de la famille suisse.

D'un ridicule à l'autre. — Ceci se passait l'autre jour dans une petite localité de la campagne genevoise.

Un représentant offrait à un fermier de lui vendre une motocyclette.

— Combien que ça coûte ? fait le paysan.

— Mille francs.

— Oh ! pour ce prix-là j'aime mieux acheter une vache.

— Ce n'est pas la même chose. Vous auriez l'air ridicule si vous faisiez vos courses dans le pays sur le dos d'une vache.

— Possible !... Mais j'aurais l'air encore plus ridicule si j'essayais de traire votre mécanique.

LE CHOIX D'UN MARI

N'EPOUSEZ jamais un brasseur, il vous mettrait en *bière ;* fuyez le serrurier, il vous jetterait dans les *fers ;* le boulanger, lui, vous aurait vite mise dans le *pétrin;* le musicien vous nourrirait de *son ;* le menuisier vous scierait le dos du matin au soir ; le fabricant d'allumettes vous prouverait que chez lui tout le monde *souffre;* le barbier est au nombre des *raseurs;* le teinturier vous en ferait voir de toutes les *couleurs;* l'épicier vous mettrait dans sa *mélasse.* Ne prenez pas au sérieux la demande d'un fumiste ; avec des opticiens, vous auriez des *jumelles;* le cordonnier vous taperait sur le *cuir;* le cuisinier vous mettrait dans la *purée ;* le bourrelier risque d'avoir une mauvaise *alène;* le forgeron a trop l'habitude du *soufflet;* le photographe aime trop la *pose* ou faire *poser ;* le relieur *chagrinerait* votre peau; le flûtiste risquerait, après la noce, de jouer des *flûtes ;* que ce soit du myope ou du presbyte, vous seriez *mal vue ;* l'électricien vous enverrait sa *pile* sur la face, — mais, prenez un imprimeur en qui vous trouverez toujours un homme de *caractère,* à moins qu'il ne soit de mauvais caractère.

LES SOSIES

IL est évidemment assez difficile, avec des éléments aussi simples et aussi peu nombreux qu'un front, deux yeux, un nez, une bouche et un contour de figure, de faire des centaines de millions d'exemplaires différents. C'est cependant ce tour de force que la nature a réussi, depuis que l'humanité existe. On ne saurait donc s'étonner si çà et là, au hasard des siècles et des générations, elle s'est trompée et a produit deux individus absolument semblables.

Ce phénomène qu'on constate assez souvent chez deux jumeaux, et qui est alors explicable, on le rencontre aussi en dehors de toute parenté. Des physiologistes ont même été jusqu'à prétendre que chacun, en ce bas monde, avait certainement un sosie quelque part. Et ils en donnent pour preuve que la plupart des grands personnages de l'histoire ancienne ou contemporaine, plus en vue que le commun des mortels et dont les traits sont diffusés par la presse, ont les leurs.

C'est ainsi que sans remonter à la fameuse légende du Masque de Fer, dont Alexandre Dumas a fait un double de Louis XIV, Napoléon III possédait le sien en la personne d'un ancien officier de dragons, à qui cette ressemblance valut parfois les plus glorieux égards et parfois d'amusantes méprises.

Edouard VII avait un sosie parfait: un commerçant de la Cité à qui d'ailleurs cette aventure porta malheur. Devenu fou et persuadé être le roi, il fut arrêté au palais de Buckingham et finit ses jours dans un asile. On affirme qu'un autre sosie d'Edouard VII, un vieux mendiant de Londres, dûment lavé, brossé, habillé... et stylé, remplaça une fois le souverain malade à une cérémonie qui ne pouvait être remise. Mais il y a tant de légendes...

M. Doumergue, M. Clémenceau, M. Millerand avaient ou ont encore leurs doubles à Paris. Et qui n'a pas rencontré dans les rues de la capitale M. Poincaré et ne l'a pas salué respectueusement ? Or, c'est un très brave homme, employé au rayon des gants dans un grand magasin de la rive gauche, et qui est heureux et confus de ces méprises... Dernièrement, à Bayonne, la foule acclama le roi d'Espagne, Alphonse XIII, qui pénétrait au théâtre, revêtu d'un uniforme de colonel de cavalerie des Asturies et entouré d'une cour brillante. Aux cris de « Viva el Rey », le souverain se leva et salua gravement... Mais, au second acte, le roi avait fait place à un élégant gentleman en civil, qui lui ressemblait d'une façon frappante et qui s'était ainsi amusé à mystifier les spectateurs pendant une heure d'horloge...

M. Mussolini possédait un sosie à New-York, un modeste garçon coiffeur. Les mauvaises langues prétendent que le consul d'Italie fit mander le pauvre homme et, sous la menace des pires représailles de la part des fascistes du Nouveau-Monde, lui intima l'ordre d'avoir à laisser pousser désormais barbe et moustache. Un fonctionnaire de la Société générale a posé, pendant la guerre, pour les Joffre et a réalisé ainsi une petite fortune. Enfin, jusqu'au Pape qui possède son double : c'est un humble curé d'une paroisse de l'Orne, auquel une firme américaine a offert un million de francs pour figurer le Souverain Pontife dans un film documentaire. Notre abbé a d'ailleurs prudemment et sagement refusé.

Cette question des sosies, que traitait déjà un auteur grec bien avant l'ère chrétienne, un de nos confrères sportifs s'en est emparé dernièrement, en la ramenant au monde du cinéma. L'enquête qu'il a faite à ce sujet est véritablement très intéressante. Elle établit avant tout qu'il ne s'agit plus ici de ressemblances fortuites, mais voulues. Et c'est compréhensible. Quelle tentation de copier ces as de l'écran qui traînent dans leur sillage et les gros cachets et les engagements mirifiques et l'admiration des foules ! Charlie Chaplin, le fameux Charlot, dut, en 1922, en appeler aux tribunaux pour défendre sa jeune gloire contre le contrefacteur Charlie Aplin qui, non content de lui voler... à peu près son nom, imitait sa démarche, ses tics, son jeu et copiait fidèlement la petite moustache que nous connaissons tous. Rudolf Valentino, de son vivant, avait un sosie dangereux en la personne d'un ancien officier autrichien, auquel il manquait heureusement le talent pour concurrencer la vedette du « Cheik ».

Les « sosies volontaires » ne font pas belle figure lorsqu'ils se trouvent en présence du modèle qu'ils ont copié. On raconte que l'illustre compositeur Boïeldieu, se rendant un soir à l'Opéra et déclinant son nom au contrôle, s'entendit répondre : « M. Boïeldieu ? mais le maître est déjà dans la salle, tel rang, tel fauteuil. » Sans insister, le grand musicien paya sa place.

entra et se dirigea vers son sosie, auquel il demanda froidement : « Vous êtes bien M. Boïeldieu ? Vous en êtes sûr ? Bien sûr ?... Parce que, voyez-vous, jusqu'ici, je croyais que c'était moi.» Le geai paré des plumes du paon dut s'enfuir, confus, après avoir supplié le vrai Boïeldieu de ne pas le faire arrêter.

Enfin, amis, lecteurs ne vous est-il pas arrivé à vous-mêmes d'aborder dans la rue un monsieur à qui vous donniez des tapes fraternelles et solides sur l'épaule. « Ce bon un tel ! ... » et qui vous regardait, ahuri ?... En vérité, comme nous vous le disions au commencement, il faut pardonner beaucoup à Dame Nature. Si quelques-unes de ses productions se ressemblent parfaitement, songez que depuis des dizaines de milliers d'années elle façonne, dans le même creuset, des individus différents ! Essayez donc d'en faire autant en dessinant un être humain, une plante ou une fleur; cela vous rendra indulgents.

LA MÈRE

14

Roman inédit.

— Bravo ! Flanque-moi toutes ces rêveries à la porte. Ensuite, le travail fera le reste ; espérons-le. Oui, un beau labeur intellectuel, franc, honnête, pas spéculatif, rien de métaphysique ni de pointilleux, voilà ce qu'il faut à Paul ; avec ton affection bien entendu. Ces deux remèdes en feront un homme. Il y a de l'étoffe. Adieu, fillette.

Il fit quelques pas sur la route de Lausanne, puis, soudain, se ravisant, il appella :

— Jeannette.

Celle-ci le rejoignit en courant.

— Qu'y a-t-il ?

— J'oubliais un détail. Décidément, je deviens vieux. Tiens ; voici deux ou trois sous pour la mère David. Il t'en faudra. Ma prescription est coûteuse...

Ce disant, il glissait dans la main de Jeanne quelques pièces de cent sous.

— Mais, docteur, je peux faire seule...

— Rien du tout. Ah ! tu es bien la fille d'Arnold Berger. Deux fichus égoïstes ! Quand ton père découvrait une misère, ma parole, il n'y en avait que pour lui. Toi, c'est la même histoire. J'en veux ma part... que diable ! Adieu fillette! Bien des choses à maman.

Et il partit, à grands pas, dans l'obscurité, sans souci des ornières et des flaques boueuses. Jeanne, pensive, poursuivait son chemin vers la villa. Inquiétée par les paroles du docteur à l'égard de Paul, elle s'efforçait à se rassurer en accumulant les palliatifs d'un optimisme raisonnable, dépourvu de toutes illusions. D'ailleurs, elle comprenait et approuvait le Dr Pilloud. Oui, il faudrait vouloir et vouloir fermement.

. . . . . .

A ses pieds, maintenant, au bas de la côte, Renens-Gare, avec ses globes électriques qui éclairaient la voie ferrée et la petite ville naissante, apparaissait, oasis de lumière dans une plaine d'ombre. Une rumeur lointaine de travail et de pacifique combat montait jusqu'à la colline, avec, de temps à autre, le sifflet strident d'une machine en manœuvre. Du nord, un express arrivait, rapide; Jeanne entendait distinctement la locomotive haleter et les vagons rouler sur les rails. Comme une bête fantastique aux yeux de feu, au corps de reptile incrusté de gemmes lumineuses, le train grondait, agressif, menaçant et, cependant dompté. Jeanne troublée encore par les théories de Pierre Dubois, eut tout à coup, la vision fantomatique d'une catastrophe, d'un écrasement: le train entrait en gare à toute vitesse, la machine quittant la voie dans un soubresaut de colère aveugle — la colère implacable et lourde des choses, — les voyageurs culbutés, roulés, projetés, écrasés, la peur, les cris, le sang... Mais, tandis que son imagination créait l'horreur, là-bas, la réalité s'accomplissait paisiblement : la machine obéissante stoppait devant le quai; on entendait l'appel des contrôleurs, le heurt des portières brusquement ouvertes, le brouhaha de la sortie.

Jeanne chassa loin d'elle la vision menteuse. Non, non l'écrasement n'était pas la règle ; l'écrasement ne pouvait être que l'exception, l'accident. Et, de même, dans la lutte quotidienne et humaine l'écrasement n'était pas la loi inévitable, mais une œuvre douloureuse et mauvaise des hommes.

— C'est Dieu qui fait la loi, affirma-t-elle, et Dieu ne peut ordonner les catastrophes.

Alors, rassurée par cette illusion optimiste, elle marcha, vers la maison familiale, comme elle marcherait dès lors vers l'avenir : plus joyeuse et plus forte.

CHAPITRE VI.

Entre les jalousies imparfaitement closes, la lumière se glissait dans la chambre, y créant un demi-jour harmonieux, où les angles et les couleurs vives s'adoucissaient agréablement. Paul Dubois s'éveilla, ouvrant les yeux à regret. Une rumeur de vie montait de la rue Haldimand et du Grand-Pont, il consulta sa montre: six heures et quart.

— Déjà ! fit-il dans un ample baillement.

Non qu'il fût très dormeur, mais il goûtait tout particulièrement les minutes qui suivent le réveil. Alors il entendait sa chimère comme si elle lui eût parlé à l'oreille. A demi couché, la tête haute sur les oreillers amoncelés, les mains, longues et pâles reposant, inertes- sur la courtepointe, les yeux fermés, il rêvait, laissant vagabonder au loin une pensée inquiète, dont les fantaisies et les non-sens se raccrochaient aux incidents journaliers pour y suspendre d'impossibles conséquences, d'irréalisables développements.

La demie sonna à l'horloge de St-Laurent, et Paul ouvrit les yeux. Il fallait se lever. Mais l'indécision, la langueur des pensées errantes, l'attrait d'une chimère entrevue, le retenaient encore. Cependant, pour ne pas retomber dans l'inertie mal vaincue, il regardait, autour de lui, la chambre doucement éclairée, il reprenait contact avec la réalité, avec la vie coutumière, les meubles familiers, la table sur laquelle des brochures et des paperasses attendaient l'heure du travail, la bibliothèque bien garnie, mais en désordre, les sièges disposés au hasard et, là-bas, sur une console, dans un angle encore à demi obscur, une réduction en bronze du « Penseur » de Rodin, le menton sur le poing, l'attitude lointaine.

. . . . . .

Six heures et trois quarts sonnèrent. Alors, impulsif, le jeune homme sauta du lit, chaussa ses pantoufles et s'habilla; puis il ouvrit la porte de la chambre et prit, sur le seuil, un petit pot plein de lait frais apporté par le laitier de Parly — une précaution de la bonne marraine — et, sur le petit pot, deux croissants. Il déjeuna, et les persiennes poussées, il se mit au travail. Depuis deux ou trois jours Paul Dubois relisait et classait des manuscrits, pièces de vers écrites presque au jour le jour, puis enfouies dans un tiroir. A la veille d'entrer dans la vie active, il inventoriait et liquidait le passé triant, critiquant, détruisant ou conservant, selon son goût plus encore peut-être que selon la valeur artistique des œuvres. Celles-ci, écloses dans la solitude, symbolisaient presque toutes l'état d'âme de l'étudiant rêveur. Vague et brumeuse, cette poésie reflétait sa psychologie inquiète. Et, il éprouvait quelque volupté à relire certains vers dont l'écho réveillait en lui des sensations perçues naguère et peut-être oubliées.

Toujours de la souffrance, toujours des larmes, toujours des rêves irréalisés ! Il se rendait compte de cette tendance à « écrire sombre », mais il ne pouvait la vaincre. Et cependant, Paul Dubois craignait les romans douloureux. Si quelqu'un de ceux-là lui venait entre les mains et qu'il ne se crût pas obligé de le lire comme document littéraire, vite il le refermait, et rien au monde ne le lui eût fait parcourir de nouveau. Pourquoi cette anomalie : créer des œuvres tristes et ne point supporter celles des autres ? Il ne savait. Certes, ce n'était pas que le spectacle des douleurs décrites lui fit appréhender pour son propre bonheur. Non, l'amour de Jeanne était une plante superbe et vivace que rien jamais ne pourrait déraciner. D'autre part, ce trésor-là, il le saurait défendre. Ah ! s'il n'avait pu préserver celui qui embellit sa petite enfance, en revanche, il aurait toute l'énergie nécessaire pour veiller sur le bonheur à venir. Mais, à lire les œuvres de souffrance, sa sensibilité s'exaspérait. Il avait mal du mal des autres et, la tristesse du livre s'ajoutait à sa propre mélancolie, c'était trop. Alors, instinctivement, il repoussait l'image douloureuse.

Maintenant, il pensait à ses singularités, car, chez lui, les incurables rêveries s'aggravaient encore d'une passion d'analyse — son « cas » lui apparaissant comme un sujet simplement littéraire — et son travail de sélection s'en ressentait. Inconsciemment, peut-être, il mit à part les pièces-types, c'est-à-dire les plus désespérées. Cependant, un sonnet, qui ne contenait ni symbolisme, ni divagations larmoyantes, le retint longtemps. Oh ! un mauvais sonnet, sans valeur artistique, œuvre quelconque. C'était une page de regrets adressée à la mémoire de sa mère, page un peu puérile, mais d'autant plus vécue.

(A suivre). *Prosper Meunier.*

Au **Bourg-Ciné-Sonore**. — « Arthur », la trépidante opérette française de Barde et Christiné, réalisée par Léonce Perret, interprêtée par Boucot, Lily Zévaco, Robert Darther, Marguerite Ducouret, Berval.

Arthur est le film du jour, aux scènes pleines de trouvailles, d'amusantes situations et d'exploits imprévus.

Arthur, délicieux mélange d'esprit bien français et d'airs charmants.

Arthur, le film de l'élégance sur la Rivièra, le film de pyjama.

Arthur, le masseur de ces dames.

Arthur, lec réateur d'un club de nudisme, de la beauté, de la jeunesse, de l'amour... naturellement.

Au programme, les actualités parlantes Fox-Movietone.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

SELLERIE
Garniture automobile, harnais neufs
Bâches, couvertures
Travaux en tous genres. Prix modérés
E. BALMAT
Place du Tunnel, 11
LAUSANNE

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
Margot & Jeannet
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE